Document généré le 25 avr. 2024 04:01

Liberté

Hors-d'oeuvre à mots couverts

David Leblanc

Volume 50, numéro 3 (281), septembre 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34694ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leblanc, D. (2008). Hors-d'oeuvre à mots couverts. *Liberté*, *50*(3), 63–71.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hors-d'œuvre à mots couverts

David Leblanc

L'angoisse de François Landry

Comme il attendait un téléphone et qu'il faisait -33 degrés à l'extérieur, François Landry préféra remettre à plus tard sa sortie. C'était un homme de taille moyenne, aux yeux pâles, vêtu avec une élégance discrète. Il avait été mécanicien dans l'armée canadienne et, selon les dires de ses camarades, le soir rêvait de visiter un jour la Norvège. Les années avaient filé sans qu'il n'en puisse rien faire et, devenu mécanicien à son compte, il racontait à ses enfants qu'il était souvent pris d'angoisse à l'idée de n'avoir jamais fait que ce qu'on attendait de lui.

À la trompette douce

Nous les retrouvons à nouveau, puisqu'ils n'ont pas bougé, toujours assis en tête-à-tête à cette même table, cette même terrasse méditerranéenne, devant ces mêmes assiettes à peine entamées, faute d'appétit véritable, devant ce même café allongé qui ne goûte plus rien à force d'être imbuvable.

« Mademoiselle... L'addition. »

Non, personne n'a parlé. Personne n'a pu payer pour personne. Arrivés ensemble. Table d'hôte. Tout inclus. Factures séparées.

Inséparables dans la distance, ils sont incapables de se quitter comme de se rapprocher, tandis que les yeux de l'homme ne cessent de dire : « J'ai envie de toi », et que les yeux de la femme ne cessent de répliquer : « Tu as envie de moi. »

Un « Je t'aime » se dessinera bientôt sur les lèvres de l'homme, incapable de décrypter la froideur inhérente au stratégique « Tu m'aimes » que lui renverra sans réfléchir cette lectrice de magazines féminins qu'il retrouve chaque jour au même endroit, au même point, au même stade de cette perpétuelle impasse.

Si jamais ces deux-là pensent qu'ils auront des enfants ensemble un jour, ils se mettent le doigt dans l'œil jusqu'au talon. Bon, d'accord, ils mettront peut-être au monde un notaire alcoolique, un garagiste sans histoire ou un criminel de guerre à l'haleine infecte, dégoulinant de sueur et bedonnant, mais des enfants ? Non, jamais.

Quand les gens décident d'avoir des enfants, ils s'imaginent qu'ils auront un joli petit poupon tout rose, mais dans les faits, ce qu'ils mettront au monde, c'est un octogénaire puant qui pisse de partout, aveugle béquillard tout chauve et cruel que la goutte empêche de bouger. Voilà donc ce qu'ils devront « enfanter » sans même le savoir au terme de ces fastidieuses répétitions, afin que d'innombrables tête-à-tête comme le leur puissent se reproduire à

toutes les heures de tous les jours et de toutes les nuits dans tous les lieux de rencontre imaginables et inimaginables des quatre coins de tous les pays du monde, pour que ce grand merdier puisse continuer de se remplir la panse et que l'espèce s'y perpétue le plus passivement du monde, pour le plus grand plaisir des historiens désabusés, des marchands d'armes et des collectionneurs de crânes.

La mie de la forêt

Vivait une jeune femme, radieuse et souriante amie de la forêt, qui se baladait dans les bois sous le soleil de mai. Elle s'appelait Frédérique et sentit subitement sous son pied quelque chose de mou ; ce n'était peut-être pas la main d'un sergent en capote grise, couché la face dans le ruisseau, mais quelque chose de vivant avait poussé un cri aigu qui semblait provenir de sous sa chaussure droite. Frédérique releva la jambe avec dégoût et se pencha pour voir ce qui pouvait bien s'être retrouvé là-dessous. Un tamia rayé s'enfuit aussitôt en poussant un cri qui ne laissait plus aucun doute quant à la tournure des événements qui avaient précédé cette découverte pour le moins inusitée. La mie de la forêt, qui n'avait pas inventé l'eau tiède, se mit alors à pleurer. De peine ou de joie, c'était sans importance. Cela faisait rire les gens.

Sur un plan de *Shoah*

Il neige sur Auschwitz. Il neige dans les rues d'Auschwitz. Des rangées de bâtiments, ou de baraques, des rangées d'arbres. On dirait presque des maisons ordinaires. Des fenêtres. Il n'y a personne. De nombreuses fenêtres percent les façades de brique rouge. Il neige. Les toits sont blancs. Il n'y a personne. La rue est déserte. Il y a encore des feuilles dans les arbres. Il neige. Il n'y a personne. Les cheminées de brique rouge percent la couverture de neige qui recouvre les toits. La rue est déserte. Il n'y a personne. Pas un chat. La neige descend sur les pavés humides, réchauffés par le soleil et le passage de véhicules fantômes, voitures banalisées. Pas un chat. Il neige. Il n'y a personne. Aucune fumée ne s'élève des cheminées. Les « maisons » ne sont plus habitées que par le froid, la hantise et l'incompréhension, images qui sont pour moi à la fois les plus belles et les plus troublantes du film de Claude Lanzmann.

Entre les griffes de la mode

Une adolescente est montée dans l'autobus et s'est assise en face de moi. Elle tenait sur ses genoux un sac en peluche, tout blanc, semi-rigide, que ses bras écrasaient contre elle. On aurait dit un lapin mort.

Fusillons les intolérants

Tant de choses insupportables en ce bas monde.

Que dire de plus ? Il est exactement deux heures moins dix.

Un moment donné

C'était un jour d'avril, et c'était le dernier. Je parle de ce fameux jour qu'on m'a donné et que l'on continue de donner à d'autres, année après année, sans regarder à la dépense ni rien. Quand je dis qu'on m'a donné le jour, je parle évidemment de ma mère, mais faudrait pas oublier le rôle qu'a joué mon père dans toute l'affaire, d'autant qu'à en croire ce qu'ils racontent eux-mêmes de temps à autre, j'étais « voulu ». Je ne dois pas me sentir personnellement mis en cause. Ce qu'ils ont voulu, c'était d'abord un enfant, et encore, un troisième ! Ce qui pourrait aussi bien signifier qu'ils voulaient voir s'ils pouvaient faire mieux (plan petit *a*), ou qu'ils étaient tout simplement satisfaits des deux premiers (plan petit *b*). J'avoue pencher modestement vers ce second plan, mais, dans un cas comme dans l'autre, c'est un enfant qu'ils voulaient. Or, ce qu'ils ont eu, c'est bibi, c'est-à-dire celui qui regarde droit devant lui cet écran à cristaux liquides sur lequel est écrit : « Or, ce qu'ils ont eu, c'est moi, et pour tout vous dire il y a déjà un sacré bail que je ne suis plus, non pas moi, mais cet innocent bambin voulu. » Vingt-quatre ans, un mètre quatre-vingt-huit, lunettes, etc. C'est dire à quel point je suis resté inattendu après avoir été voulu et eu. Je dis « eu », parce qu'ils m'ont quand même bien eu en me donnant le jour. Aussi continuent-ils de dire, en ressortant le passé composé de la famille, qu'ils ont eu « de beaux enfants ». Ça aussi, c'est une façon de parler, faut pas trop s'en faire avec ça, d'autant qu'à force de vieillir, même les plus beaux enfants du monde finissent par devenir aussi salauds, baveux, dégueulasses et puants que tous les autres. En attendant, moi, je fais ce que je peux avec ce jour qu'on m'a donné. Un jour on viendra peut-être me le reprendre, ou alors il s'usera de lui-même, à bout de chandelles. Il y en a aussi qui ne savent pas trop quoi faire avec le jour qu'on leur a donné, alors ils le

redonnent à d'autres, en espérant naïvement que ces derniers sauront mieux faire pour « vivre avec », comme s'il s'agissait d'un fardeau à traîner. Et la nuit ? Oh, la nuit, c'est plutôt tranquille. On ne se bat pas pour elle comme on se bat pour la postérité des jours meilleurs, ou du moins des jours moins pires. « Allez, les gars, remettez ça à demain ! » disait Maïakovski aux soldats des deux côtés de la médaille d'honneur. Il faut dire qu'il disait ça en d'autres mots, dans une autre langue et à une autre époque, ce qui revient à dire qu'il n'a jamais vraiment dit ce que je viens de raconter en parlant tout seul. Tout seul, oui, c'est vrai que la nuit est moins sociale, plus humble et plus humaine, du moins quand on en profite pour dormir, l'esprit tranquille, après avoir fait l'amour, fini un livre. C'est que la nuit est une chose précieuse : qui la reçoit en garde le secret. Aussi n'entend-on jamais parler de ceux à qui l'on a donné la nuit.